

Issa Valent

la tête en archipel



Hop-Frog

Collection MiXage

© Hop-Frog éditions, 2016

ISBN 979-10-92314-02-1

Contre les pensées fixes pourries sur pieds, relents de nations décomposées, d'empires sur place etpires colonies de vacance mentale, voici le mouvement débattu de la poule tempête, un secouement débroussaillage de langages.

Parce que faute de voler il sera toujours hygiénique de se dégourdir les ailes.

Parce que si mes pensées se tiennent sur un fil, plutôt que de dissoudre cette mauvaise fiction du moi, je peux toujours la diffracter comme les perles d'un chapelet.

Parce que nous sommes des territoires volants, des masses négligeables, des identités confettis, des notes en bas de pages des continents et que quelque soit le mépris infligé à nos singularités et à nos paroles nous resterons le grain du monde.

(et nous pourrons toujours décider de bloquer les rouages de la machine académique, commerciale, identitaire en nous glissant immobiles pétris de refus ou dans un mouvement débattu de poule tempête...)

Je viens donc ouvrir ma langue comme une carte, carte que l'on déchire multiplie et redistribue, ouvrir à la pioche, branche armée du hasard et outil de lutte contre tous les déterminismes, cette carafe à textes qui me tient lieu de tête.

Je viens trinquer l'eau et la boue encore à la bouche une lampée à la mémoire des océans et de ses têtes corails, je viens sourdre un infime fleuve dans le bain des grands discours, rouler et dérouler des ressacs caméléons dans la langue des archipels.

Et comme toute parole même éclatée puise sa source dans des bibliothèques de parole je renvoie ma pensée comme une balle rebondissante aux réverbérations et résonances de certains de mes mettre-à-dire, ici la poétique politique d'Edouard Glissant, la pensée irradiante de Deleuze-Guattari, là l'ornementation mélodique de Patrick Chamoiseau et les émissions, oxygène et opium, de Marie Richeux. Boussoles isotropes et incomplètes de mes délires qui sauront si bien vous renvoyer au reste du monde.

Le point où précipitent les gestes, où se concentre et se puise le mot.

Gestes qui redessinent l'air, tournent-vrillent, prisent tirent forent la force du bras, de la main, du doigt.

Lignes en perpétuelles déformations, en fuite, un pied ici, un pied là se lancent.

Funambules qui cherchent à même le sol des issues, reconfigurent des sorties, des pistes, chevauchent les frontières, passent par dessus, bras mains corps qui s'extirpent extorquent. Ces barbelés pour rires et déchirements.

Ces cercles magiques où inventer et distiller des mantras.

Ces labyrinthes où l'on court, labyrinthes où l'on aime, labyrinthes où l'on étouffe.

Entre les décombres, au milieu du paysage, la république des corps et ce qu'il en reste, ce que l'on peut.

Territoires où creuser sa parole. Territoires magiques.

Territoires.

Tombe.

Se relève, retombe, les mains au ciel, faire éclater le sol, le solaire au milieu des déchets, des pluies de déchets solaires, astéroïdes métalliques qui pulvérisent, s'ébrouent autour de nous.

Machineries rouges, rouages.

Faire rayonner de toutes nos dents le solaire autour de nous. Continuer à prôner l'échange fut-il automatique, complot de l'humanité contre le marché. Continuer à porter le flambeau, à passer le relais, à brandir nos flammes, fut-ce avec des sceptres-spectres, des bâtons de technologie déconfite.

Continuer à danser fut-ce comme des robots, épileptiquement, playmobils palmilobés, rester sensible au tressautement de l'air, se connecter aux contractions-déflagrations des ondes. Et pas à pas atteindre les trompettes, l'hymne, les retrouvailles, pas à pas recomposer des chemins, des bonds, des bords, des portées.

L'armée des 16 singes, l'île aux fleurs, assemblée de corps
singuliers. L'amour comme don du rythme et du sens.

Pas à pas danser, archipel ricochet, et écrire : la vie pulsée,
décapsulée, multipliée, les textes du vivant, la lettre au pied
du geste, juste là à un lancé de canette.

Aux lisières des précipitations appliquées, dans les nuages des
quantiques mécaniques, haut lieu de rencontre et
d'incertitude,

où les comètes font trembler le plan où l'espace se démultiplie
en bulles d'espace,

où l'on fauche à la main des champs de sémiotiques
conventionnelles,

dans la marmite aux mille bouillonnements, épopée de
l'aporie, aporie à l'épée, machette pour fendre et laisser
déposer l'écume,

où l'on défriche le sens rhizome avec pour toute frontale une
frontière à déplacer, avec pour ligne d'errance la trace laissée
par le dernier et pour corps de flottaison, le sien, le sien et
celui de tous les naufragés.

Vécus sans sépultures cherchent émotions non assignées.

Où les notes font table rase rose,

où nos grandes bouches profanes s'échinent à écorcher la
réalité,

où l'on cherche la terre, se creuse la tête, où l'on sonde le
monde, enfourne nos vieilles capes râpées, carnaval archet de
papa arbalettre, où l'on enfante nos feuilles de griot papier.

Pour toucher le corps.

Je débats la mesure à travers des champs de vertiges, textes au
couteau pour qu'ils crachent leurs trésors de nuits, rythmes-
gutturales et mélodies.

J'ai arpenté les ports pour comprendre la science des nœuds
et des cordes.

J'ai questionné les techniciens du sacré, ceux qui créent la
musique en frottant les feuilles et extorquent le parler vrai de
la nervure des partitions.

J'ai mis le texte en pièces, joué ses sons comme sur un
xylophone de pur par-hasard, syllabes giclant à la roulette,
ruses et résonances.

J'ai testé texté chanté la texture du bois, de chacun de ses caractères d'étoffe et tac.

J'ai traqué la morsure jusqu'au sang, la foudre jusqu'au sens et le tatouage qu'elle laisse sur le cœur.

J'ai questionné les souterrains savants, ceux qui savent tresser le feu horizontal.

J'ai frotté confronté les mots et les tomes pour traduire le flot des masses noires,

ce qui fuit hors cases, le fretless du monde, ce qui laisse la laisse aux chiens de schengen et la langue identitaire à sa longue mastication de pouvoir.

Mordre ordre ordre mordre. Ô.

J'ai osé les illisibles, la ronce, ses réseaux et secrets, mains tenues dans le même filet, la maille sentie de ses croches.

Où les fragilités comme des forces éclatent en bouche, petites bulles et écorces,

où l'on marche sur le barbelé funambule du monde, où il faut extraire la pelote sans en casser aucun des fils phosphorescents, où l'on n'a plus le choix, où il faut pousser

plus loin, tenir nager rager à contre écume, ne pas se retourner, aller, un os d'eau salé à la bouche, continuer jusqu'à l'autre rive, l'autre bord, celui que l'on n'atteint jamais, là où il ne fallait pas se lancer, où seul l'élan compte, où l'on jette nos corps et nos pertes pour de nouvelles questions,

où l'on marche oblique sur des tessons de silence et de rêve le long de nos lèvres chargées d'explosif et d'amour, où l'on détoure des dessins de moutons noirs, que l'on raye et sillonne,

où l'on sourit en coin aux mille points borgnes de l'humanité.

Là où rien ne peut faire exception à la grêle, où, parmi la mitraille de gros sel qui pleut sur nos carcasses à vitesse free-jazz, l'on peut encore ramasser des cartouches pleines.

Là où l'établi de l'ordre est une anecdote sur le boulevard des possibles,

où encre sens sel lucioles se répandent entre les poètes de sang mêlés,

là où la lumière devient bruit, intifada de la respiration, où la plume transfuse le jour dans des projectiles de nuit, où la fleur

artificielle attend son heure pour tailler un autoportrait à l'infini, où nous faisons tous à la règle une grêle d'exception dans le dos,

où l'on écrit des prophéties du présent qui s'effacent l'instant d'après, irisations invisibles de noms, assertions aux fondations-vapeurs, ce qui se croque là,

où l'on écrit des doubles, des ombres, des pattes, mouches errantes d'un verbe lierre qui rampe sans se rompre,

où l'harmonie est le secret des grands papillons troubles, où l'on essaye de jeter des cailloux de l'autre côté de l'océan,

où les mots nous sont étroits.

Je cherche à parler en dehors des notes, des clous, des notes clouées sur tous les murs, pour qu'ils tombent au milieu du reste des gravats.

Dans le creuset fusion des papilles.

Où l'origine est toujours remise à plus tard.

Où l'on se contamine de devenir, saxophones plantés au conflit des vagues, les mains collées en prière sur le tube-tourbillon.

Parole torrent de pierre coulant à même le cuivre qui lance
l'ancre vers le soleil.

Où les mots nous sont étroits.

Grimmoires d'algues sur le pont de l'histoire la poésie blues
me pousse au ventre
rythme ressac et roulis d'coquille
les pieds martèlent l'eau et tonneau-ka-roulé
cœur vague éboulement et tonneau-ka-chanté
l'esprit vient de la mer et tonneau-ka-roulé
papyrus d'écume écumes brisées
j'ai troué, plié, forcé les frontières et mon tonneau a chanté

grain alizé, la voix air brasé lève le paysage
la voix est un levain
polyphonie des étoiles qui martèlent la trame
les coqs seuls bercent la conscience de nuit
la voix est un levain
partition jouée, partition trouée
mon radeau médusé
la voix est un levain

combien de tonneaux de rhum, de guinées, de sucres,
d'algues, de tonnes d'hommes ont jusqu'ici percé mes rêves?

Polyphonie des étoiles martèlent la trame.
Grimmoires d'algues sur les ponts de l'histoire la poésie blues
me pousse au ventre

Hostie de l'hostilité comme un puits tressé dans l'abîme de janvier.

Le livre est une éponge.

Le livre renvoie les projectiles.

Le livre est une raquette et nous marchons dans les neiges fondues. Notre sommeil fermente la poudre.

Il est temps de vider notre couteau, de couler nos contenus de rancune, de poser un rire barillet sur la table. A chaque tour on décapsule un cynisme.

Et moi je brode des bombes en dentelles, roulements à bille et piétinements lacés à ma ceinture.

Il n'y a pas à lever une armée de crayons contre les kalachs mais bien à faire passer chaque flux de violence par la tête vive du carbone fossile et déterrer les mots, seule hache de guerre.

Vendanges de tous les roués, de tous les rouges, de tous les dehors.

Poécrimes et tartes à la lettre, les fusils se chargent de mots, de flots-bouées et de cadavres.

Je vous parle d'un Noël sans père, d'une lune de janvier pelée, glocum dans les veines de l'univers. Les étoiles se figent.

Ma langue, elle, se troue, lierre lambeau enroulé sur des vertèbres de filiations pourries, foulée dans les boues des porcheries de l'histoire post-coloniale.

Je me débite chaque soir et distribue mon corps passoire, vessie-ciguë pour quelles lumières, poumons infestés d'idées universelles, grandes branches cassantes, cœur renversé et sur le trottoir des écorces d'humanisme séché.

La règle du feu est simple : il faut se brûler pour connaître la brûlure.

Plonger le soleil à mains nues sous les bord de l'ouest.

Écrire un texte ouvert comme un ventre sur le ciel, une multitude d'aiguilles phosphorescentes pour indiquer à nouveau le sud.

Et affûter la tempête pour extraire ce lexique que l'on nous a enfoncé il y a longtemps dans la bouche.

Pour que la paix règne le sens devra couler par les deux oreilles.

Le poème ne réfléchit pas. Il absorbe la lumière et recrache des boyaux d'énergie.

Il tire, sort, à moitié arrache la langue du pouvoir pour y inscrire ses propres raclements de gorges.

Le poème est une aiguille de feu pour coudre des ponts, tisser de bord à bord des métiers et des hommes et cicatriser le ciel.

Le poème est une aiguille de feu pour opérer à vif la réalité, zigzaguer un vivre-ensemble et faire sonner nos archipels de dissidence. A pas de flocons entendre se déplacer la danse.

Le poème est une aiguille de feu pour chasser, chercher par et par le chaos, pour passer sens dessus, sens dessous, hors la glaciation des poitrines, nos voix par le grand mors. Pour fondre les barres dans la fixation des chants.

Le poème est une aiguille de feu sertie dans le grand foin médiatique, plantée dans le tendon de l'appel à la guerre et à la sécurité.

(Les pirates surveillent et démontent tout établissement de plans.)

Le poème est une aiguille de feu soufflée dans les forges des dominés, écrasée par tous les systèmes dominants, il en est le perpétuel reste, l'infinie résistance, ce qui reste au sol après que l'on ait fini de le partager, de se définir.

Le poème est une aiguille à tête chercheuse, chercheuse de feu sur les mille points perdus de nos rétines.

Le poème est une aiguille de feu pour éclater la représentation en myriades d'images, pour lutter contre la violence implicite de tous les discours, tous les systèmes fussent-ils républicains ou laïques.

Le poème est une aiguille de feu pour découdre le mal et le bien et les faire bals, miens, tiens, rebondissants.

Ne jamais donner sa langue au char, toujours revenir sur les lieux du poème.

Au pluriel les noms se dédoublent, là bas a toujours un ailleurs, ici se dit peau veut dire bouche, là bas sonne l'appel, ma bouche creuse la terre, crache son nom, au plus loin, comme pissé, espace pour penser entre ici et là, décoller la révolte de ma bouche, pour voir

en hébreu le nom se dit shem et cham signifie là-bas

le chemin à parcourir, les fuites depuis l'indicible, le noyau imprenable qui à chaque fois que le poing de l'homme se pose pour y faire main basse disparaît en comètes de métaphore, de parabole, d'interprétation, autant de fantaisies étoilées nées du cerveau humain et du noyau brut, le big bang orgasmique du sens, le trou dans la trame, le trou plus grand que la trame, le trou accueillant généreusement la trame, la trame essayant de comploter la mort du trou, tissant des trappes pour piéger le trou, le prendre dans son filet, le pendre par les pieds en lui disant te voilà fait, les pieds dans le fil de n'importe quelle

narration, mythologie, la trame ignorant sa naissance. Trou
cri brame.

Je m'appelle mais je ne réponds pas.
Je m'appelle mais ça ne répond pas.

Le nom comme un mouvement d'air, appel claqué porté
depuis le futur jusqu'à ma bouche, la porosité de mes mots, ici
se dit peau, jusqu'à la membrane de mes intimes, oreille collée
sur le monde, buées catapultées depuis loin, depuis où, on
m'appelle, qui m'appelle, je suis qui, à la trace, ce souffle sur
les chemins, chemins de cham, nom sur les sentes, nom dans
les pentes, ici parfois, le là-bas du là-bas, l'autre côté, ce nom
qui nous appelle et nous somme, de répondre, un jet de pierre,
ni le premier ni le dernier, un écho du futur sifflant le passé,
une catapulte de présent court-circuitée sur ma bouche.

Le nom est le tombeau du dire, la trace dans la neige, l'impact
sur la vitre, l'ouverture de la cage, le renouvellement du sens
qui se montre et se dérobe, le mouvement scintillant de l'être
dans sa parure de parole, l'érotisme.

En arabe le soleil se dit chems.

Alors je vous laisse la parole, le soin d'y prendre soin, je vous laisse le soin de l'appeler, de m'appeler, essayez pour voir.

Face à la terreur et au tremblement enfoncer le clou de ce que l'on est.

Dire que nous ne sommes pas immuables et que le tremblement, justement, nous est constitutif. Qu'il est la meilleure manière de frôler, résonner avec l'incertitude du monde.

Face à ceux que le rire ne désarme pas, face à la violence des normatifs, face aux identités bellicistes pour qui l'autre est un obstacle, face à ceux qui dénigrent le spirituel et dévaluent le politique, face aux prédatations économiques nous affichons notre vulnérabilité, un besoin certain de l'autre.

Nous continuons à chercher une parole indécise, nos langues comme des saumons dans les courants du monde, nos identités multiples, réversibles, fluantes, nos opinions en pleine mue, nos croyances en oscillations.

Nous continuons à affirmer que tout est à faire, que nos origines sont devant nous, que nos racines sont aériennes et se balancent au gré des vents, que nos pensées pratiquent la photosynthèse poétique et transforment lentement le rayonnement en organisme mais que la peur est un gilet anti-rayonnement, anti-vie, anti-poésie. Affirmer que nos valeurs sont le questionnement, le doute voire une certaine angoisse qui tente de s'assumer et de se transformer face à cette totalité de présences.

Que la dérive bien plus que l'intégration est notre mouvement.

Que notre boulot est de travailler inlassablement notre tolérance comme un poulpe que l'on tanne et qui n'en finit plus de s'attendrir, de dénicher nos clichés arrêtés par quels écrans, par quels murs à abattre, en les propulsant vers leurs propres extérieurs. Et que si nous n'accomplissons pas cette tâche régulièrement, presque rituellement il y aura toujours un tremblement de tête ou de texte, de corps ou de société pour nous le rappeler, cruellement.

Affirmer que seul l’océan se remet du séisme.

Que vivre ce n’est pas se reposer dans une quelconque fixation de situation, d’opinion, d’habitat, d’habitus.

Que penser c’est ronger la chaîne et tendre des oreilles comme des ponts vers ce qui est sensé ne pas nous concerner. Que notre fragilité revendiquée, notre virilité vrillée à toutes les sensibilités non identifiées, notre irréductibilité à quelque milieu que ce soit nous fonde sur un sable des plus mouvant, instable et que cela constitue notre seule richesse. Que nous ne laisserons personne couler une dalle, fût-elle démocratique sur notre être.

Affirmer que nous poussons dans les failles.

Il y a à se jeter à la mer, cul sec.

Il y a à encrener, collecter nos empreintes, nos pulpes écrasées, mêlées, pilées au sable.

Il y a à fouler aux pieds nos chimères sans valser en attendant que l'océan les amasse, les ramasse, les disperse.

Il y a des mémoires qui s'écaillent, qui s'effritent et d'autres qui résistent.

Il y a en parmi nous qui courent, gonflent dans l'aphone, d'autres qui se dressent et tremblent debout encore sur la plage, à attendre le départ ou le retour des rêves.

Il y a de loin en loin des phrases de lumière évidée et des bateaux peints d'espoirs zombis.

Il y a des fortunes de temps profondes comme des blessures et des horizons gorgés d'eaux, sans l'ombre d'une lettre.

Au dessus de nos têtes les nuages se creusent en continents. Et les ventres se vident.

Atlantique rend nos hommes, crache à nos rivages des restes de corps, des restes de souvenirs, des bouteilles pleines de bruits, bas-quartiers et docks, éclats, tessons. Martèlement. Il y a le temps du silence, qui suit le temps du vacarme, qui suit le temps du silence.
Il y a des jours sombres, sans héros.
Et d'autres où l'on se sent îles dans la fraternité résistante d'un archipel invisible.

L'eau d'ici, l'eau de là, toujours la même eau, la même attente et nos mémoires déportées par la houle, continentes d'ombres et d'absences.
Sillons du monde, nervures du présent, veines de la carte et de la main ; toi tu pars voir et nous, pour tout voyage, nous gardons la fêlure des pavés, l'entre-deux rêves, une écume d'herbe plus ou moins folle, des façades et des cris immobiles, falaises non friables et nos gosses sans friandises.
Quand on reste à quai le naufrage est interdit.
On ne cède pas à l'appel des sirènes, à la marée des liqueurs, aux fioles folies où les autres décantent, face aux tempêtes domestiques on ne peut devenir épave ou éponge. Il nous reste juste à gratter l'épiderme de l'hiver et laisser son haleine envelopper nos frissons.

Nous ne savons plus ce que nous espérons, ce que nous regardons, si c'est le passé, le futur, ou un bloc de présent éternellement figé, un océan de présent qui ne passe pas. Je scrute la moindre ridelle d'eau qui s'écrase sur le rivage comme si elle était porteuse de nouvelles, je la regarde dire et dédire, contredire la précédente, ce littoral aux lignes fondues, mordues entre l'espoir et l'angoisse, barbelé qui à chaque pulsation redessine intacte ses frontières. Je sens comme une bave de sel aller et venir, se retirer de mon cœur, de mon foi, de mon ventre, rongé par la prière du ressac. Je règne sur ce bassin fossile, campée sur des jambes de granit. Avec pour tout discours le fracas des nœuds d'eau qui se zèbrent du rire des mouettes, une fréquence inaudible, insondable, déchirée, un écran propice au développement des spectres.

Mais nous n'allons pas rester là, finir ici, fixés par la tourmente, nous avons le cosmos des autres sens pour nous remettre en marche, pour nous enfuir. Et s'il reste assez de songes à leurs os déssalés, si les hommes le souhaitent, ils

nous retrouverons. Là où nous aurons replantés nos jardins,
saisons de glaises et de fruits, une pleine terre pour la
fécondité des chimères, le dos enfin tourné au gouffre bleu,
appuyés sur ce vide comme sur une butée, expulsés de
l'attente.

Nous avons encore du vent dans la tête. Un vent à devenir
girouette.

Au nom du verbe qui coud découd, lie délie et du souffle qui
suffit à rassembler les notes en une parole
au nom des savoirs de silence qui innervent les champs de
l'Alabama et la nuit caraïbe
au nom des sept rythmes du gwo ka qui déportent les corps et
des douze alizés qui les bercent
au nom des temples thoraciques et des dieux clandestins qui
traversèrent sous la treille des négriers
au nom des calmes qui cintrent la tempête
au nom de nos nuits à traquer l'or du rythme dans la boue des
fleuves
au nom des mélodies qui paillent le lit de nos cicatrices, flûte
diamantaire dans les fêlures
au nom des trompes indomptées et des litanies chamaniques
tapées au bâton, quand les mots se font atomes et tracent
autour de nos vides des orbitales
au nom de l'être ensemble et du faire-un tout en restant
multiples,

un signe provisoire dans la blessure clignote : ne pas écrire
mais forer des passages, ne pas écrire mais éclater le sens d'un
grand rire ontophonique, ne pas écrire juste cracher des
noyaux incandescents,
Au nom des brass band, des solos et des foules qui pressent
derrières mes pupitres
au nom des jeunesses américaines, andalouses et
inflammables aux quatre brousses de la terre
au nom du mélange des poudres et des munitions qui
s'alignent sur ma table
au nom des basses et contre-basses ocre et rouges des
musiques amérindiennes
au nom du free texte et de tout ce qui crépite dans le ravin
au nom du blanc tellurique qui prolonge le séisme et des
perce-neiges qui y poussent
au nom de tous les textes comme amourettes évanescentes,
qui, par pudeur quittent la scène comme la rosée au premier
rayon de soleil
au nom de toutes les intranquillités créatrices, des archipels
ricochets et des mémoires instantanées
au nom des liens musicaux et érotiques qui poussent comme
un verbe sauvage dans les décrues du fleuve Amour

au nom des palais aux mille plaisirs, des codas du tendre, de
tout ce qui claque squatte et scat la langue
au nom des sphères millénaires et des mélodies toujours
neuves frottées en leurs seins
au nom des particules échauffées, de la porosité et de tout ce
qui saute entre les lignes
au nom de cette terre qui tourne plus vite que tous les obsédés
du territoire
au nom de la clef des sols, des champs et de tous les textes de
passe
au nom du bégaiement poétique et des innombrables piano à
palabres
au nom du fétiche burkinabé et de la lignée des griots Yankini
Traoré dont je suis un frère papier
au nom de l'ivresse derviche, de l'emportement et de tous les
niveaux de grisements
au nom du commerce gratuit des beautés et du geste offert
au nom de toutes les langues de l'amour qu'elles soient écrites
ou jouées, qui émaillent creusent éraillent le couvercle soi-
disant dormant de la réalité

au nom de tout cela et au nom de toute l'assemblée ici
présente, sous les cieux les plus doux et vaudous de Mr Pan,
en un coup de démesure comme en cent, je déclare le jazz et le
texte uni par les traits les plus libres et les unions les plus
poétiques.

Que la fête nous poursuive

Il, féroce, voit rouge, voit je, voit il, il, yeux injectés de colère sang, la violence en un tour battement, bras sur main sur bras, main levée, colère cri enfoncé dans gosier, de l'autre, puis dans ses yeux, entre les rides, les lignes les fronts, colère roide, froide, ébouriffement de paroles fortes sur cri rouge, il perd je, je vois sang, pieds sur place coulent dans gorge ravine, profondeur des revenants qui bougent, rouges, voit il, voit férocité, voit le sang ne faire qu'un tour, gicler, rouges langues, giclent, un geyser d'yeux féroces, de forces, de papillonnements de colère cyclone, rouge, de peaux qui s'évasent, s'enfoncent, il ne va plus contenir l'espace, le féroce espace, le rouge, le fauve rugit, le dompteur est étalé, par terre, ruiné, à sec, humilié, presque six pieds dessous, le dompteur dompté mais toujours rouge, injecté gisant d'un son féroce, gisant dans son féroce, dans ses onomatopées pétrôle, une flaque de soleil noir au fond des yeux mais qui ne le contient plus, l'envoie valser contre les murs, le fait filer

contre les parois, contre les parois de sa propre tête, il et je
qui rebondissent hêlent, fêlent, rebondissent ensemble, se
mêlent, plusieurs fois, plusieurs bandes sans que la tête ne
retrouve plus son trou d'origine, son calme.

Je repousse épouse le ciel, fixe le mur avec joie et danse avec les autres, coure comme les autres sous les enceintes crachant l'emploi du temps de la vie, sous la fenêtre des maîtres, sur le tapis de la chaîne avec les autres, un enfant sous le bras.

La vie est un potentiel, la vie est un potentiel, la vie est un potentiel.

Petite femme, boule blanche sur fond noir, goutte d'amour sur la vitre, buée mêlée de semence oubliée qui s'articule dans l'opaque, soleil à l'intérieur. Tournebouleverse de l'oiseau opaline.

Attraction-répulsion.

La vie est un potentiel.

Ne rien vouloir savoir, ne rien pouvoir voir, mouvement de la tête qui dit non, arbre balancier du refus. Pierre feuille ciseau pour semer le vent et le vol de l'oiseau. La démantibulation, remantibulation de coups et de chairs mâchées, se faisant, droite gauche, de haut en bas. Gigot gigoté roulé, piano d'acier gonflé d'harmoniques, ventre tambourine, un soleil à l'intérieur qui va alunir, se courbe, stell drums, qui va atterrir, se pose.

Tissu de lune déchirée entre les champs de coton solitude,
robe rubans, les pieds dansent blues, coton blues, vagabond
blues, vagabond sur la pointe des pieds et à gros coups de
talon dans la fourmilière. Il faut quitter la cité.

Tenir le vide dans le creux de sa main, tutoyer le sol, ramper,
zigzaguer soleil au front, roulement de lampes, lampées de
tambour pluvieux, plus vieux que la dernière pluie, plus vieux
que le monde même. La veine s'ouvre, vanne, droite-gauche.
Se lève un corps qui prend chair forme, qui prend corps d'un
seul coup. Blues train.

On vit d'un déséquilibre à l'autre, d'un déséquilibre au
lendemain, on vit d'expédients d'équilibres loin de l'équilibre.
On fait le tour du combat, du monde, la tête dans le sac, le coq
à l'âme planté, dans notre hotte un sourire sourd de sucre et
de serrures. [continuer à courir, continuer à mourir,
continuer à repousser].

Une tête qui lèche ses cicatrices et ondule dans le bain.

La vie est un potentiel, la vie est un potentiel, la vie est un
potentiel.

Cent ans de solitudes rayonnantes percent nos lignes et nos carapaces de langages.

Poètes pilotes des essaims, crève-fleurs traquant feu sous l'étamine, des ruches prennent source dans notre sang et à nos tempes les élytres du sens se mettent à vibrer.

Verbe dégainé en apesanteur, voici l'inventaire incomplet de nos coups de griffe.

Nous nous sommes baignés trois fois dans le timbre des chemins de lave, trois fois baignés au son-fleuve de vos cloches vocales, trois fois bu la tasse pour recracher ce présent patiné à l'errance.

Nos intimes se baladent hors de toutes balises. Ici les horloges sont des boussoles et leurs aiguilles prises de vertiges toxicologiques (un poing-révolte leur est offert en guise de piste d'atterrissage).

On observe tomber les fractales sans s'apercevoir que c'est notre visage qui a pris glace. Nous voilà faits, prisonniers de la banquise. A l'entour aucune civilisation pour nous venir en aide. On dérive, dévire, dévide notre oeil, tête chercheuse prise en sandwich dans et par le cosmos avec l'amour volcanique comme seule arme pour nous sortir de ce mauvais pas. Camarades décapitez l'iceberg, des flux de sens chaud en jailliront !

Démence linguistique légère, on s'installe à ce point d'ébullition où la forme touche la matière, où le mot s'ébouillante au vécu.

Le sème claque hors norme, drapeau des déchets, drapeau des restes, drapeau mis à bas, drapeau brûlé. On écrit au noir de fumée.

Le tremblement des arbres dans le coeur tranquille de nos mots.

Le vent se greffe, éole sous éosine et des tempêtes se déclenchent dans des bassines.

On se déplace par choc-pulsation le long d'un itinéraire spiralé. La vie affleure sous l'écorce. Nous étions si peu enterrés.

L'oreille sur le chaos, on taille nos notes au magma de l'orgasme, on arrache des rythmes serpents dans les gargouillis cycloniques de l'époque, on sacrifie des mots encore vivants au soleil blanc de la page.
Tablier de rouges silences où la mort est un tranchant et isole le nerf de la vie.

Nous arpentons les lunes de l'inouï, topologie de l'inaudible sur cheval-devenir.
Une détonation à l'hémistiche vous catapulte dans l'ailleurs des échos. Il est quasiment impossible de suivre la trajectoire de nos phrases filantes, pelotes tressées dans l'étoffe de la perte.
Les grammaires sont innombrables mais le poète les annulent toutes. Nous voulons faire son.
Nous sommes des artisans dont la main chaque matin se module à l'usage du monde remis comme un pain à l'ouvrage des modèles, modèles ouverts par le jour, artisans dont le doigt et la plume se détournent à la rencontre des sphères imparfaites.
Alors si vos entrailles se mettent à danser ne venez pas vous plaindre, la poésie reste cette marée d'encre qui frémit dans les cratères laissés par la vie.

Il y a mouvement de gens, mouvement de gens dans la parole,
il y a mouvement de gens dans le dedans de l'apparat de la
parole, dans le pas de la parole, dans l'appat, où il n'y a plus de
rôle il y a mouvement, il y en a peu, il reste des peaux, il y a
des gens sous le masque, sous le masque à miasme, mille rats.

Le mouvement ainsi fixé de la langue, la langueur de cette
alanguie qui fond dans la place, dans la bouche, dans la place
des gens de bouche, fixé dans l'agora, ce panier de serpes où
git une parole sourde aux mouvement de l'autre, surdités du
pas autorisé des gens de la parole, mouvement d'apparat, de
gala, une gale de galet sur la place, mouvements permis,
radotages, des gens la conservent pendant que d'autres la
creusent, servent l'obsolescence de leur langue programmée,
gale romaine que cette parole pavée, sans laisser penser,
passer ceux qui sont dessous, sous la terre, sous les masques,
tous les phophones, les à-parlés, les impensés, les parasites,
les vivre-morts, ceux qui tournent plus vite que leur tête, que

mes tout-textes, les dévissés du vice versa, les tortues versées sur le dos, les six pieds de long, les tremblés tremblant, les averses sans eau, les déterrés de la dernière dérive, ceux qui n'ont jamais vu la rive, qui se parent de flots muets, ceux qui tisent, s'attisent, se tirent par le collet, s'attardent, se collent comme des mouches aux enceintes du discours de la vie autorisée, les scotchés du dessus, les serrés du dessous, les puants de la place d'à côté, ceux qui écoutent les conserveurs, les converseurs, les conservateurs du mouvement, carpes qui courent au miel amer, ceux qui ont un poison coincé dans le bucal, un bâillon bouillant dans le larynx et un mouvement de corneille folle dans les tavernes de leurs gorge, les grossiers du gosier, nous.

Il y a mouvement de gens, mouvement de gens dans la parole, il y a mouvement de gens dans le dedans de l'apparat de la parole, dans le pas de la parole, dans l'appat, là où il n'y a plus de rôle il y a mouvement, il y en a peu, il reste des peaux, il y a des gens sous le masque, sous le masque à miasme, mille forces.

